1

Le vieil homme sortait de la maison de fous chaque matin peu avant huit heures et, chargé d'un petit sac de cuir qui se balançait comme un pendule à sa main droite, descendait le chemin gravillonné qui menait à la barrière. Sa moustache lui faisait un accent de givre sur la lèvre supérieure.

Henry l'observait du troisième étage, depuis une véranda qui surplombait la rue. Il était intrigué de savoir où le vieil homme se rendait chaque jour, et il l'aurait suivi s'il n'avait pas eu le genou dans le plâtre. On allait le lui retirer environ une semaine plus tard et, en attendant, il essayait de patienter en observant les allées et venues du voisinage. Le vieil homme était ce qu'il avait vu de plus intéressant. Pourquoi vivait-il dans cette maison de fous, et pourquoi le laissait-on sortir tous les jours s'il était fou ?

«Tu ne devrais pas dire que c'est une maison de fou. C'est une institution pour aliénés», lui disait sa mère.

Henry trouvait que c'était pire que de parler de maison de fous. De toute façon, le vieux n'avait l'air ni fou ni aliéné. L'enfant ne le voyait que quelques instants lorsqu'il rentrait ou partait, mais il paraissait plutôt normal. En fin d'après-midi, quand le vieux revenait de l'endroit mystérieux où il se rendait, ses pas étaient plus lents, des toiles d'araignées étaient apparues autour de ses yeux et ses épaules s'affaissaient, même si ses joues étaient toujours lisses, pareilles à des pierres usées par des années de pluie.

De temps en temps, Henry boitillait jusqu'à la grille de la maison de fous et regardait les gens qui flânaient dans l'enceinte du bâtiment. Ils avaient l'air normaux, eux aussi, comme les gens qu'il voyait tous les jours dans le quartier.

Lui-même ne se sentait pas dans son état normal. Il n'avait jamais appris à se servir correctement des béquilles au cours des cinq semaines qu'il avait passées dans le plâtre. Il trébuchait sans cesse contre elles. Il n'avait pas les facultés de coordination ni la constitution athlétique de son frère Eddie et se déplaçait donc avec maladresse sur les cannes, raison pour laquelle il quittait rarement la véranda.

Eddie aurait maîtrisé les béquilles en un rien de temps. Il aurait descendu la rue en slalom, aurait interpellé tout le monde, et tous lui auraient souri. Henry essayait de ne pas penser à lui, mais c'était impossible, évidemment. Si Eddie était mort depuis près d'un an – onze mois et trois jours, pour être exact – sa présence se manifestait toujours dans la vie de Henry et celle de ses parents. Parfois, Henry se sentait coupable parce qu'il parvenait à passer, oh, disons peut-être trois ou quatre heures sans penser à lui, mais sa mère et son père paraissaient y penser à tout instant de la journée, dans une traversée lugubre et triste des heures où, sauf en cas de nécessité, ils parlaient rarement. Son père, en fait, était enseveli sous son chagrin. Parfois, incapable de supporter le silence de l'appartement, Henry sortait sur la véranda. Un jour, il songea à sauter la balustrade pour se jeter sur le trottoir en contrebas, mais il savait que cela ne donnerait que plus de tristesse à ses parents.

Il avait hâte qu'on lui retire son plâtre afin de pouvoir reprendre son boulot de garçon à tout faire pour M. Hairston au Corner Market. M. Hairston avait un problème de dos et éprouvait des difficultés à se baisser. Henry le faisait pour lui. Il ramassait tout ce qui tombait. Il allait chercher les marchandises sur

les étagères les plus basses pour satisfaire les commandes des clients. Il avait aussi d'autres fonctions : il aidait à décharger les cartons et les cageots qui leur parvenaient des grossistes, garnissait les rayons, faisait les sacs de pommes de terre à la cave, quinze livres chacun, puis les remontait au rayon des légumes. M. Hairston était fier de ses primeurs : laitues, carottes, épinards frais, et des produits aussi rares que des panais et des champignons, tous exposés avec soin au fond du magasin.

Henry travaillait à la boutique tous les jours après l'école et le samedi matin. Enfin, jusqu'à ce qu'il se casse le genou : en juin, juste à la fin des cours, il avait trébuché avant de dégringoler au bas des marches de l'escalier du troisième. Fracture superficielle, avait dit le médecin, rien de très sérieux, mais suffisamment pour nécessiter un plâtre qui lui prenait le mollet et le genou. M. Hairston déclara qu'il lui garderait sa place jusqu'à ce que son genou soit guéri.

– Comment ferez-vous pour vous baisser ? demanda Henry.

– Je ne remplirai pas les étagères du bas jusqu'à ce que tu reviennes, répondit M. Hairston.

– Qui va balayer par terre et faire les pommes de terre ?

M. Hairston se renfrogna sans répondre. Il passait la plupart du temps à se renfrogner, la mine aussi aigre que les pickles du tonnelet de bois posé près de la caisse enregistreuse.

Henry n'avait pas envie de dire ce qu'il ajouta. Mais il le fallait.

– Jackie Antonelli vous rendrait bien service. Il habite dans ma rue. Il est dans la même classe que moi à l'école.

Dans la terreur, il attendit la réponse de M. Hairston. Il n'avait pas envie que Jackie Antonelli lui prenne son boulot. Il lui avait promis qu'il demanderait, même s'il n'était pas particulièrement lié à ce garçon qui aimait se battre. Jackie lui avait dit que sa famille était pauvre et que l'argent serait bienvenu. Mais dans ce quartier de Wickburg, tout le monde était pauvre et pouvait faire usage de cet argent.

– Il travaillerait dur, reprit Henry, qui s'en voulut de le dire, alors qu'il ignorait si Jackie serait prêt à le faire.

– Antonelli est un Rital, répliqua M. Hairston. Je ne veux pas qu'un Rital travaille chez moi.

Henry fut soulagé, mais sentit aussitôt la culpabilité l'envahir d'éprouver un tel sentiment. Il en voulait également à M. Hairston de traiter Jackie de